

Trésors cachés & oubliettes

Autrefois, aux veillées d'hiver, quand les familles se réunissaient autour de la cheminée, on aimait rappeler que sous Fontenay s'étendait un autre monde : celui des caves et des souterrains de la Grande Rue, qu'on appelle aujourd'hui la rue Boucicaut, si chère au village.

Car derrière les murs, sous les pavés, il existait jadis tout un labyrinthe de galeries qui couraient jusqu'aux champs de Bagneux. On disait qu'elles servaient de refuge, mais aussi de prison : certains parlaient d'oubliettes profondes, de cachots où l'on entendait encore gémir des voix, et même de squelettes oubliés.

Et comme toujours, là où il y a des caves et des passages obscurs, les histoires de trésors ne tardèrent pas à naître...

On murmurerait qu'à l'époque de la Révolution, les caves de la Grande Rue servaient d'abri aux prêtres réfractaires. Quand la Terreur grondait, ils y trouvaient refuge, dissimulés derrière des murs épais, célébrant la messe à voix basse et distribuant encore les sacrements à ceux qui osaient venir les trouver.

Ces souterrains, sombres et suintants, prenaient alors des allures de chapelle secrète. Les villageois qui s'y aventuraient juraient avoir entendu des murmures dans l'ombre, le froissement d'un habit ou le tintement discret d'un calice.

Mais la rumeur ne s'arrêtait pas là. Car toute cachette porte en elle le parfum du mystère... et parfois celui du trésor. Beaucoup affirmaient que, dans ces retraites clandestines, les prêtres avaient dissimulé de véritables

fortunes. Certains évoquaient une maison de la rue des Écoles où, bien des années plus tard, un habitant connut soudain une richesse suspecte, comme s'il avait mis la main sur un magot depuis longtemps oublié.

Et l'on murmurait encore qu'un curé, arrêté en 1794, avait confié tout son argent à un ami avant d'être conduit en prison :

— « Si je reviens, tu me le rendras. Sinon, ce sera pour toi. »

Il ne revint jamais.

Les récits ne manquaient pas pour nourrir l'imagination. On racontait qu'un notable de Fontenay, le grand-oncle de Ledru-Rollin, avait dissimulé une forte somme derrière une simple glace, dans une maison de la Grande Rue. On disait aussi que d'autres habitants, plus discrets encore, avaient enfoui leurs richesses dans les caves, entre deux murs, ou derrière une pierre scellée.

Ces histoires circulaient dans tout le village et se coloraient de détails à chaque veillée. Tantôt on décrivait un coffre scellé par des chaînes, tantôt des sacs d'or oubliés dans les souterrains. Répétées au fil des soirs, elles devenaient si vivantes que les enfants juraient entendre le cliquetis des pièces dès qu'ils passaient devant une cave sombre.

Ainsi naquit l'idée qu'il y avait, sous les pavés de Fontenay, des trésors cachés que nul n'avait encore découverts... mais que chacun rêvait de retrouver.

Un soir, des jeunes gens du village, enhardis par les récits des veillées, se risquèrent dans une cave de la Grande Rue. Armés de lanternes, ils descendirent les marches glissantes, guidés par l'espoir d'y trouver quelques coffres oubliés.

À mesure qu'ils avançaient, l'air devenait plus froid, plus lourd. Les murs suintaient d'humidité et leurs pas résonnaient comme si le sol s'ouvrait sous eux. On racontait qu'ici se trouvaient des oubliettes, et chacun, en posant le pied, craignait de disparaître dans un trou béant qui s'ouvrirait sans prévenir.

Ils passèrent sous des voûtes basses, effleurant des pierres noircies, et crurent apercevoir dans l'ombre des silhouettes immobiles : était-ce un squelette dressé contre le mur, ou les reflets vacillants de leurs flammes ?

Plus loin, un souffle mystérieux éteignit presque leurs lanternes. Le plus hardi jura avoir entendu un murmure, comme une voix priant encore à voix basse ou appelant au secours depuis une paroi scellée.

Chaque pas redoublait leur frisson et l'illusion du trésor les tenait autant que la peur de se perdre dans ce labyrinthe sans fin.

Tout au bout du couloir, les jeunes explorateurs trouvèrent une pierre disjointe. Le cœur battant, ils s'acharnèrent à la dégager. Derrière se révéla une niche sombre, assez vaste pour contenir un coffre.

Ils y passèrent la main et sentirent le froid du fer : une serrure rouillée, lourde, qui céda dans un grincement. Le bois vermoulu craqua, et tous se penchèrent, retenant leur souffle.

Mais au lieu des pièces d'or tant espérées, un souffle glacé s'échappa, éteignant leurs lanternes. Dans l'obscurité totale, l'un d'eux glissa, et son pied heurta un vide : une fosse profonde, béante, qu'on devina être une oubliette. Le silence fut rompu par le fracas d'une pierre qui s'effondrait dans les profondeurs, suivi d'un écho interminable.

Un instant, ils crurent que la fosse voulait les engloutir. Leurs cris résonnèrent dans les galeries et, cette nuit-là, plusieurs habitants de la Grande Rue jurèrent avoir entendu monter du sol les appels d'âmes prisonnières.

Alors, dans la panique, un éclat bleuté jaillit : une flamme vacillante, semblable à un Ardent, qui flottait au-dessus du gouffre, leur indiquant la sortie. Était-ce une illusion, un esprit protecteur, ou le dernier piège des oubliettes ? Nul ne sut jamais.

Éperdus, les jeunes regagnèrent enfin l'air libre, haletants et couverts de poussière. Leur aventure fit grand bruit dans le village : on raconta qu'ils

avaient trouvé la cache d'un coffre, qu'ils avaient frôlé une oubliette et qu'une flamme étrange les avait sauvés au moment où tout semblait perdu.

Mais aucun trésor ne fut rapporté. Les caves furent murées, les galeries condamnées, et l'on interdit bientôt aux enfants de s'y aventurer. Pourtant, les histoires continuèrent à circuler. Certains juraient qu'il y avait encore de l'or derrière les murs, d'autres que le coffre maudit s'était enfoncé dans la terre, aspiré par les oubliettes.

Ainsi, les souterrains de la Grande Rue devinrent un lieu de mémoire et de frisson, où l'or promis se transforma pour toujours en ombre et en légende.

Alors les anciens concluaient ainsi, soutenant le regard des enfants :
— « Voyez, mes petits... à courir après l'or, on risque parfois de ne trouver que des oubliettes. La cupidité n'apporte que frayeurs, mais la mémoire de nos histoires, elle, ne disparaît jamais. Les vrais trésors de Fontenay ne sont pas dans les coffres enfouis, mais dans les récits que l'on se transmet de génération en génération. »

Et dans le silence qui suivait, on croyait parfois entendre, au fond de la Grande Rue qu'on appelle aujourd'hui la rue Boucicaut, un souffle froid ou une flamme vacillante rappeler aux passants que les légendes, elles, ne meurent jamais.